

L'Abéille de la Nouvelle-Orléans

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO. LIMITED

323 rue de Commerce, New Orleans, La.

323 rue de Commerce, New Orleans, La.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC. ON SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR NRE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Table with 2 columns: Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.-O., Lne. and Fahrenheit Centigrade.

La Maitrise de la Méditerranée.

La Revue nautique, dirigée par le député de Paris, publie un nouvel article sur la marine italienne dans la Méditerranée, intitulé: "Pour un accord naval entre l'Italie et l'Autriche."

L'article commence par déclarer qu'on peut considérer la Triple-Alliance comme virtuellement renouvelée, mais, toutefois, que certaines clauses du traité doivent être modifiées dans l'intérêt à la fois de l'Italie et de ses alliés.

L'objectif de la Triple-Alliance est de grouper dans la Méditerranée une force navale suffisante pour contrebalancer celle de la Triple-Entente et, naturellement, c'est à l'Italie et à l'Autriche qu'il appartient de réaliser cet objectif. Mais, la première condition de cette collaboration serait d'améliorer les relations entre les deux peuples et les deux gouvernements. Il faut ôter toute idée de compétition au renforcement de la flotte italienne et de la flotte autrichienne; les Autrichiens doivent envisager sans appréhension l'augmentation de la force navale italienne, de même les Italiens ne doivent pas entretenir le soupçon que si les Autrichiens fortifient leur marine, c'est contre l'Italie. Tout froissement entre les deux Etats étant ainsi éliminé, l'auteur de l'article se demande quelle pourra être la proportion entre ces deux marines et répond que cette proportion doit être de 1,2 à 1; 1,12 pour l'Italie et 1 pour l'Autriche.

Par exemple, le projet naval français prévoit pour 1920 vingt-huit navires de ligne, dont 22 dreadnoughts; supposons que l'Autriche et l'Italie projettent d'opposer à ces 22 navires 22 unités du même type, l'Italie devra en construire 16 et l'Autriche 10. naturellement, ce ne sont là que des chiffres approximatifs et qui pourront être modifiés. Ce qui importe le plus pour le moment, c'est d'éliminer entre les deux Etats tout élément de défiance et de suspicion au sujet des armements respectifs.

Puisque la Triple-Alliance a encore devant elle plusieurs années de vie, conclut la Revue nautique, et qu'elle doit continuer à jouer un rôle de médiatrice dans le champ des conceptions internationales, il faut que le nouveau traité règle un peu mieux qu'elles ne l'ont été jusqu'ici les relations entre l'Italie et l'Autriche.

Une découverte sensationnelle.

S'est-on assez moqué des lunettes des savants allemands? Il n'est point de caricature mettant en scène des intéressants personnages qui ne les montre le nez chevaché d'une paire de lunettes, le plus souvent en or. Eh bien, il se fait pas blaguer ces lunettes. Elles ont leur utilité. Elles permettent aux hommes de science d'observer à l'aide d'un simple verre français ne distinguant certes pas.

Je suis sûr, par exemple, que le docteur Dampf, de Königsberg, porte des lunettes. S'il n'en portait pas, comment aurait-il jamais pu trouver une puce fossile dans un morceau d'ambre de la Baltique? Il faut des lunettes, et de fameuses, pour faire une pareille découverte. Nous aurions, vous en avez, entre les mains, un morceau d'ambre, fait-il de la Baltique, que nous n'irions point y chercher des puces. Et même, si, par impossible, nous les y cherchions, il y aurait des chances pour que nous ne les trouvassions pas.

C'est que nous sommes un peuple frivole et sans lunettes. Les détails ne nous intéressent pas. Nous n'allons pas au fond des choses. Le docteur Dampf devrait nous servir d'exemple. Voilà un homme à qui la moindre puce vivante ne saurait échapper, puisqu'il les poursuit avec succès plusieurs milliers de siècles après leur mort.

Mais là ne s'est pas arrêtée la découverte du docteur Dampf. Il a démontré que sa puce avait été le parasite d'un mammifère de la famille des ongulés, car on a trouvé de temps à autres des incrustations de poils de ces animaux dans l'ambre. Et ce n'est pas tout! Il y a mieux encore! La construction anatomique de la puce du docteur Dampf correspond exactement à celle de nos puces actuelles, j'allais dire de nos puces domestiques. Seulement — tenez-vous bien! — elle est dépourvue d'yeux. Faut-il que les lunettes du docteur soient puissantes! Si cette puce n'a pas d'yeux, c'est que, M. Dampf l'affirme, elle fut un parasite d'animaux habitant des cavernes.

Voilà un raisonnement admirable. Pourquoi voudriez-vous, en effet, que les puces aient des yeux pour ne point voir? Et tout cas, il ressort de tout cela, bien avant que l'homme eût paru sur la terre, on se grattait déjà. C'est piquant.

Deux officiers volent au-dessus du Sahara.

Le lieutenant Lafargue, chef de la mission aéronautique, et le lieutenant Rimbert viennent d'effectuer avec le plus grand succès les premiers vols au Sahara, à Birkra.

Ils ont tous deux, sur biplane, volé au-dessus des oasis de Birkra puis ont continué leur voyage jusqu'aux oasis de Béthoum. En cours de route, le lieutenant Rimbert a atterri en plein désert, dans un terrain mouvant et a pu facilement repartir.

Comment se partage la vie.

Un humoriste anglais, James Fordick, peussa l'humour jusqu'à se suicider parce qu'il dormait trop, il lui était impossible de réagir. "Et comme, prétendait-il, le sommeil est la négation même de l'existence, mieux vaut s'endormir de suite qu'un grand sommeil éternel!"

A ce propos, on fait ce calcul: L'homme passe plus du tiers de sa vie dans son lit, ou encore: Un homme qui vit soixante-dix ans a consacré vingt-quatre ans de son existence au sommeil, ou tout au moins au repos.

En dehors de cette part formidable réservée au sommeil que faisons-nous de notre existence? Un médecin autrichien a spécialement étudié cette question. Et il a donné des chiffres qui ne semblent pas trop éloignés de la vérité. Il prend, ainsi que nous l'avons fait plus haut, un homme qui vit soixante-dix ans.

Un homme qui meurt à cet âge, dit-il, n'a, en réalité, vécu que onze ans. Il a consacré quatre ans de sa vie à son instruction; trois ans à sa toilette et à sa propreté, cinq ans à la marche, huit ans à des distractions diverses, six ans au repos, trois ans à la conversation, six ans à la lecture.

Les quatre années d'instruction de l'homme représentent la somme des heures spécialement consacrées à l'éducation de l'enfant et du jeune homme; pendant ces années d'instruction, qui souvent se prolongent plus loin que l'adolescence, l'enfant ou le jeune homme a passé d'autres heures à se distraire, à se promener, à causer, à dormir. Toutes ces heures ont été reportées sur les chapitres spéciaux qui leur sont consacrés dans notre partage de la vie.

On comprendra parfaitement maintenant comment, toutes autres occupations de la vie mises de côté, il ne reste à l'homme que onze années de travail réel. Onze années de travail! Ces onze années pendant lesquelles l'homme a véritablement vécu d'une vie active et utile. Tel est l'avis du docteur viennois. C'était celui aussi de sir John Lubbock qui, dans "Le Bonheur de vivre", définit ainsi l'existence de l'homme:

"La vie de l'homme est de soixante-dix ans environ, mais combien peu de ces années nous appartiennent. Combien peu restent à notre disposition, si l'on en déduit les moments employés à dormir, à manger, à s'habiller, se déshabiller, à prendre de l'exercice, des distractions."

Un mauvais tour de la loterie.

Les loteries font parfois le malheur des gagnants, qui deviennent fous de joie ou même qui en meurent. Mais voici un curieux petit drame que rapporte "Paris Journal".

Au temps de la loterie royale, un pauvre ménage s'était ruiné pour "noircir au quaterne", c'est-à-dire pour attendre la sortie de quatre numéros qui devait, espérait-il, lui assurer un bénéfice considérable. — Femme, avait dit le mari à son épouse partie pour assister au tirage, si tu gagnes, tu reviens dans un volute. ... Oula sera le signe de ta chance. ... Alors, je jeterai toutes nos vieilles loques par la fenêtre. ... comme marque de reconnaissance.

La femme se mit en route. Le mari guettait son retour avec des yeux anxieux. Soudain, il la vit repartir... en volute!

Notre homme saisit ses draps, ses matelas et jeta le tout par la fenêtre....

Hélas! il se trompait: sa femme n'avait pas gagné! Elle était seulement évanouie de douleur en apprenant sa disgrâce, et de charitables personnes l'avaient mise en volture pour la faire reconduire à son domicile.

L'ESPRIT DE LORD LISTER.

Alors que lord Lister exerçait encore la médecine, il était très demandé, plus qu'il n'aurait voulu. Il ne tenait qu'à cette sorte de maladies que les praticiens qualifient d'"intéressantes", parce que leur traitement est plein de révélations pour les savants.

Une nuit, Lister fut appelé par un de ses bons clients. Quand il arriva, le malade le regarda par ces mots: — Oh! docteur, je suis très mal; je crois que je vais mourir.

Après avoir examiné le patient, le médecin lui dit froidement: — Avez-vous fait votre testament? — Non, fit l'autre, pâlisant. Vous croyez donc?... — Comment s'appelle votre notaire? — M. X.... Mais, voyons, docteur.... — Faites-le appeler.

— Je vous en prie, docteur, à mon âge.... — Faites-le chercher, ainsi que votre père et vos deux fils qui sont en ville.

— Alors, je vais mourir.... — Non. Mais je ne veux pas être le seul imbécile que vous ayez fait sortir cette nuit.

Un Mantegna de 737,500 francs.

Ces jours derniers à Berlin, la vente de la collection de feu Edouard Weber. Cette vente avait attiré à la nouvelle galerie Radolf Lepke, les conservateurs de tous les musées du monde, ainsi qu'un grand nombre d'amateurs, et dès la première journée les enchères, ont atteint des prix fort élevés.

Une admirable "Vierge et Enfant" d'Andrea Mantegna, a été adjugée 500,000 marks, soit 737,500 francs. C'est un tableau que le maître de Padoue a peint dans les dernières années du quinzième siècle; les figures sont demi-grandeur nature; l'œuvre mesure 60 centimètres de hauteur sur 48 de largeur. La Vierge est assise presque de face, tenant debout sur ses genoux l'Enfant Jésus, qui lui applique tendrement les mains autour du cou.

Les deux figures, d'une expression sublime, sont accompagnées, à gauche, de saint Joseph, à droite, de sainte Madeleine. Au-dessus des têtes, un nimbe d'or s'arçonne; le groupe se détache sur un fond d'or ciselé de fruits. C'est M. Kleinberger, de Paris, qui a acquis cette œuvre de tout premier ordre.

Une étymologie peu commune.

D'où vient l'expression de "fure sardonique"? D'après M. Gaston Bonnier, son origine viendrait du nom latin de la "peroncille scélérate" originaire de Sardaigne, ce pourquois les Romains l'appelaient "Sardonia". Son suc est très vénéneux et produit une contraction spasmodique de la bouche et des joues, d'où le nom de fure sardonique. D'après Plutarque, au contraire, ce mot viendrait des contractions des "Sardes" lorsque les Carthaginois les brûlaient vifs dans la statue creuse de Moloch.

Un centenaire oublié.

Personne ne songeait en 1897 à célébrer le centième anniversaire du "Hunt-Reflex". Sa première apparition donna lieu dans les rues de Londres à une sorte d'émeute dont le "Times" nous a conservé les curieux détails: John Hetherington, mercier au Strand, raconte ce journal dans son numéro du 16 janvier 1797, vient de comparaître devant le lord maire qui l'a condamné pour troubles et pour excitation à l'émeute à cinq cents livres d'amende.

Le sirus Hetherington, avec l'intention évidente d'effrayer le peuple, s'était montré sur la voie publique coiffé d'un étrange chapeau à forme haute et couvert d'une soie très lustrée dont l'éclat éblouissait la vue.

Selon le rapport des officiers de la Couronne, plusieurs femmes s'évanouirent à son aspect, les enfants poussèrent des cris d'effroi, la foule ameutée cria la fuite et un des fils de M. Thomas, corroyeur, fut culbuté dans la barge et se cassa le bras droit.

Qui fut son,onné au chapeau haut de forme de si dramatiques débuts? — Comment s'appelle votre notaire? — M. X.... Mais, voyons, docteur.... — Faites-le appeler.

— Je vous en prie, docteur, à mon âge.... — Faites-le chercher, ainsi que votre père et vos deux fils qui sont en ville.

— Alors, je vais mourir.... — Non. Mais je ne veux pas être le seul imbécile que vous ayez fait sortir cette nuit.

L'esprit de Wagner.

Wagner, qu'on représente généralement comme un homme d'esprit sévère, avait, à ses heures, des réponses caustiques de pince-sans-rire.

Témoin l'historiette que voici: Le futur auteur de "Vaisseau fantôme" se montrait très intrigué pour tout ce qui touchait à ses œuvres.

Or, la longueur de ses opéras était souvent une cause d'ennui pour les directeurs de théâtre. L'intendant des théâtres royaux essaya de s'en expliquer avec le farouche compositeur.

— M. Wagner, lui dit-il, votre nouvelle œuvre est admirable, mais elle est, hélas! trop longue. Si vous consentiez à une coupe représentant la durée d'une heure, j'y réaliserais une économie de gaz dont je m'engage à vous laisser tout le profit.

— Désolé, monsieur l'intendant, répliqua Wagner, mais je ne puis faire la moindre retouche ni supprimer, ni ôter ce qu'une note.

— Mais vous y gagnerez, cependant. — Erreur, monsieur l'intendant, j'y perdrais. — Comment cela? — Je suis un des principaux actionnaires de la Compagnie du Gaz! Et Wagner s'éloigna, laissant l'intendant interloqué.

Le fléau du pourboire.

L'Amérique du Nord est certainement le pays où le pourboire fleurit avec la plus grande abondance, et un de nos confrères vient d'avoir l'idée originale de demander à quelques milliardaires ce qu'ils dépensent par an en pourboires. C'est tout bonnement fantastique. M. Marius Daly déclare que chaque fois qu'il va aux courses, cela lui coûte près de dix mille francs qu'il répartit entre les vendeurs de programmes, marchands de tuyaux, garçons de bar, lack, M. Jacob Astor ne sort jamais sans 500 francs dans ses poches consacrés à la générosité. Au théâtre, il dépense 1,000 francs chaque fois qu'il y va, et aux approches du jour de l'an, il engage des secrétaires supplémentaires pour répondre aux lettres lui demandant de l'argent. Le record appartient à M. Rockefeller, qui, au jour de l'an 1910, a expédié 5,700 chèques en réponse à 8,500 demandes. Le

millions calcule que chaque année il dépense en pourboires près d'un demi-million.

Le mariage du comte d'Aehrenthal.

Lorsqu'il était ambassadeur en Russie, le comte d'Aehrenthal demanda la main de la comtesse Paule Szechenyi et, par deux fois, raconta-t-on, il essaya un refus dédaigneux. Mais, en bon diplomate, il ne se rebuta pas.

La comtesse était à cette époque attachée à la maison de l'archiduchesse Isabelle, situation plutôt inférieure qui fut, d'ailleurs, celle de la comtesse Chotek, l'épouse de l'archiduc héritier. Le comte Szechenyi ne comprit donc pas que sa fille pût hésiter un instant à changer sa position de cendrillon auprès d'une archiduchesse pour celle d'ambassadrice.

Or, un jour, l'archiduchesse Isabelle, désirant se procurer une fourrure très rare, songea à employer l'intermédiaire de l'ambassadeur d'Autriche à Pétersbourg, et elle s'adressa à sa demoiselle d'honneur.

— Comme vous le connaissez, lui dit-elle à la comtesse Szechenyi, rendez-moi le service de lui écrire.

La cruelle dut obéir. Le comte d'Aehrenthal, qui faisait alors la pluie et le beau temps à la Cour du Tsar, ne se fit pas prier deux fois et envoya la fourrure désirée. Cet incident provoqua un rapprochement et bientôt on célébra le mariage du comte d'Aehrenthal avec celle qui, d'abord, l'avait dédaigné.

Théâtre d'Islande.

S'il on que cette île lointaine où la température est pendant six mois de l'année de 5° au-dessous de zéro possède une vie intellectuelle fort développée. Il existe même un théâtre islandais qui date d'une centaine d'années. Une représentation théâtrale à Reykjavik, capitale de l'Islande, ne manque pas de piteuses. La majorité des spectateurs à l'opéra, non de gens d'une partie reculée du monde, mais d'habitants d'une autre planète. Ils restent liés à un couloir de l'édifice de plusieurs siècles. Les hommes ont la veste courte et le pantalon de bure, tellement il forme qu'il défie toute description. Les femmes portent le corsage de drap foncé, très court, bordé de rouge ou de bleu, et la jupe noire dont l'ampleur extraordinaire tombe à leurs hanches et leur leur démesurée. Les plus conservatrices exhibent le col blanc et le corsage de bonnet phrygien terminé par un gland. A la sortie, moules de laine, pelisses de peau d'ours, épa cache-nez, bonnets de fourrure enveloppent les spectateurs quelle qu'ait été la chaleur de l'accueil réservé à la pièce.

Le public est recueilli et ne perd pas une syllabe de ce que disent les comédiens amateurs qui, de leur côté, font preuve d'une conviction rare. Il jure tantôt dans la salle de l'Association des ouvriers, tantôt dans une salle où un habitant de la ville a construit à ses frais. La mise en scène est enfantine, mais les Islandais ne sont pas bêtés et ont l'illusion facile.

Le répertoire se compose de plusieurs drames de Shakespeare, de pièces danoises et de quelques ouvrages islandais dont le dernier, "Eivind de la Montagne", de Johann Sigurousson, obtenu à Copenhague le plus grand succès et sera peut-être représenté sur une scène parisienne.

Une expédition "punitive".

Le fle de Socotora, qui se trouve à 230 km. au nord-est du cap Guardafui sur la route d'Aden à Bombay et d'Aden à Colombo, est habitée par une dizaine de milliers d'Arabes. Ces Arabes sont gouvernés par un sultan, lequel est protégé britannique. Le gouvernement britannique lui donne en effet 600 francs par mois en échange de la promesse de bien traiter les Anglais qui viendront s'échouer sur les récifs de son dangereux archipel.

Or en novembre dernier le vapeur "Kuala" allant de Dunlee à Singapour, vint s'échouer à Socotora. Les indigènes pillèrent l'épave, et le sultan exigea des naufragés de fortes sommes d'argent pour les protéger, n'observant pas ainsi les termes de son contrat avec le gouvernement anglais.

On prépare en ce moment à Aden une expédition (un croiseur et une compagnie de débarquement) pour punir le sultan de Socotora, à moins qu'il ne fasse des excuses pour l'affaire du "Kuala" et n'indemnie les naufragés.

Made in Germany

Le jour de l'ouverture du Parlement anglais, le souverain se rend de Buckingham au palais de Westminster dans un carrosse de gala attelé de huit chevaux. Suivent une tradition vieille de plus de deux siècles: ces chevaux sont sabel et le croya le populaire est qu'ils descendent de ces cerces jolies par le Grand Seigneur à la Couronne d'Angleterre. L'écuyer de la "Fiar karter Zoung", qui ne va évidemment pas être agréable à la nation anglaise, écrit que cette croyance est une pure illusion. Les chevaux du couronnement, les chevaux sabel, sont d'origine allemande. Leur généalogie remonte à des siècles que George Ier fit venir de Hanovre. Ces chevaux appartiennent à une race encore aujourd'hui existante et connue. Et devrions-nous appeler "Hanoverian horses" comme les chevaux nor-mans les voitures de la cour s'appellent "Flemish horses". Mais l'enthousiasme des Londoniens serait moins vif si leur passage s'il on savait que ces chevaux sont "made in Germany".

THEATRES.

TULANE.

"The Slim Princess" la jolie comédie musicale qui tient l'affiche cette semaine au Tulane, sera jouée samedi en matinée.

Dimanche soir, première de "The Real Thing".

CRESCENT.

Les deux dernières représentations de "The Virginian" seront données samedi au Crescent.

La semaine prochaine "A Lucky Hundo" avec Billy B Van, dans le principal rôle.

ORPHEUM.

Un programme exceptionnellement intéressant sera inauguré lundi après-midi à l'Orpheum, programme comprenant de nombreuses nouveautés.

Le programme de cette semaine restera à l'affiche jusqu'à dimanche soir, inclusivement.

Feuilleton

—DE— L'ABEILLE DE LA N. O.

Chasseur Mandit

GRAND ROMAN INEDIT Par ELY MONTCLERC

PREMIERE PARTIE

VIII

—Depuis combien de temps avez-vous perdu Blanche-Rose?

interrogea Francesca. — Elle est morte à dix ans et le chagrin de ma mère est assésif qu'un premier jour.

— Il faut dire qu'une succession de deuils nous éprouva. Je perdis mon père à peu près dans le même moment....

— Madame Talbot n'a eu que deux enfants? votre sœur et vous?... — Michel eut une courte hésitation dont la jeune femme ne fut pas sans s'apercevoir. Et c'est avec un effort visible qu'il répondit: — J'eus également un frère, mon aîné de trois ans....

— Ah! mort aussi? — Comme Michel se contenta de détourner la tête en soupirant, Francesca sentit qu'il y avait là une piste vive, douloureuse à toucher. Elle n'insista pas.

Désireuse de changer l'entretien, elle reprit: — Polke, madame Talbot pense toujours à son sanatorium, et quelle se désole de ne pouvoir le fonder sans reconstruire à l'aide de quelques-uns, je vais vous faire une proposition.

— Consentirait-elle à m'avoir comme collaboratrice? — Mais... assurément. — J'entends collaboratrice au point de vue pécuniaire.

— Je dispose de tout l'argent dont on aura besoin, et nous pourrions faire assez grand que le rêve de madame votre mère.

— S'il s'étonna intérieurement, et

tut quelque peu sceptique, Michel était trop bien élevé pour en rien laisser paraître. Il se contenta d'interroger: — Vous avez trouvé des capitaux? — Non.... Je suis seule. Je possède un immense château admirablement situé dans le voisinage d'une forêt splendide. J'ai de quinze à vingt millions qui ne doivent rien à personne.

— On peut se mettre immédiatement à l'œuvre et inaugurer le sanatorium Blanche-Rose d'ici quelques mois.

Cette fois, le député ne parvint pas à cacher sa surprise. Il l'exprima franchement. — Oh! dit Francesca, demain ce qui m'arrive sera de notoriété publique. Par conséquent, avant vous expliquer de suite que j'hérite d'un ami de mon père, le comte de la Mortinière.

Une fortune colossale, inattendue comme vous pensez, monsieur, et à laquelle je n'ai rien de devant des preuves formelles. Enfin elle existe.

Le donataire n'impose qu'une condition: transformer son château familial en sanatorium pour enfants débiles.

Il n'aurait la dans ma pensée qu'il ne serait pas tombé plus juste. Aussi ma satisfaction est grande.

Il sembla, mais peut-être était-ce une illusion, que l'annonce de cet événement n'enchantait pas Michel. Au contraire, une om-

bre passa sur son visage mobile. Obligé de fléchir la jeune femme, il le fit avec une froideur sensible qui l'affligea.

— Eh quoi, cette fortune qui, dans son esprit, la haussait jusqu'à Talbot, faisait d'elle son égale, cette fortune creuserait donc plus profond, l'abîme qui les séparait?

Son cœur se serra, elle sentit que ce n'en était pas fini de souffrir, parce que notre nature est tellement misérable, que les mots eux-mêmes sont insuffisants pour exprimer la pensée, et qu'on s'entend malentendu divise les hommes et les femmes.

Seule une patiente étude, l'intimité absolue, permettent de se comprendre parfaitement.

Mais ceux qui ne se connaissent qu'à la surface, qui se voient peu, demeurent l'un pour l'autre des inconnus, tout ce qu'ils adorent parfois, et telle parole froisse et blesse qui devrait apaiser.

Ce fut donc avec des larmes dans les yeux, larmes qu'elle eût été honteuse de laisser couler, que la pauvre Francesca eut l'air de s'excuser parce que le sort l'enrichissait.

— Oh! fit-elle, on se tromperait singulièrement si l'on croyait que je suis enchantée. Je ne vois là que des obstacles et une source d'embaras.

Heureusement, je ne prendrai pas la peine d'administrer mes biens et rien, ou si peu! ne sera

changé à ma vie apparente. J'aime ma profession par-dessus tout, je continuerai donc à l'exercer. Je renoncerais à la clientèle particulière pour me consacrer à ce dispensaire et au sanatorium.

Avec l'autorisation de Mme votre mère, nous l'appellerons: Fondation Blanche-Rose....

— Le nom du comte de la Mortinière serait préférable? — Il ne veut pas, ses intentions à ce sujet sont formulées.... J'avais pensé que Mme Talbot m'aiderait de ses précieux conseils.

— L'accent menaçant de la doctoresse émut Michel. — Ma mère, fit-il, sera touchée comme moi de votre délicate intention. Si j'osais.... Votre consultation est-elle achevée? — Oui, je me préparais à rentrer quand vous êtes venu.

— Accepteriez-vous, madame, une invitation à dîner, bien que'elle soit incorrectement formulée? — J'ai ma limousine. Venez avec moi. Ma mère sera ravie de vous avoir, et nous causerons de ce projet grandiose tout à loisir.

Francesca n'était point une esclave. Comment résister à cette tentation puissante? — S'en aller avec Michel, ainsi qu'une égale, qu'une amie, s'asseoir près de lui, être seule à ses côtés pendant le trajet, heureusement fort long, jouir de sa pré-

sence, du charme de sa conversation, le voir, enfin, le voir, c'était une de ces joies si rares et si précieuses, qu'elle eût été inenueuse de la refuser.

Après quelques objections de pure forme, la doctoresse acquiesça donc. Tandis que le député l'attendait, elle passait dans un petit réduit lui servant de cabinet de toilette, afin d'y mettre son chapeau.

Jamais, dans la glace, elle n'attendait aussi longuement, aussi minutieusement, son joli visage, que ce matin là.

D'émotion heureuse, ses mains tremblaient. Ah! ce chapeau, qu'il était donc difficile à placer correctement! Et ses cheveux, comme ils étaient mal coiffés!

— Je suis hideuse, murmura Francesca avec dépit. Mal habillée.... par dessus le marché. Si j'avais su! Mais on ne met pas une robe de visite pour venir soigner de pauvres enfants.

Tant pis, M. Talbot me prendra comme je suis, tant pis si ma mise trop simple jure avec ses beaux salons.... Ah! et Bénédicte que j'oublierai....

Elle ouvrit la porte de la toilette. L'enfant s'affairait, distillant les bouteilles et les demi-bouteilles de lait aux mamans pressées. Prise par le travail, elle oubliait momentanément sa peine secrète.

— Mon petit, lui dit la doctoresse, je suis obligée de partir avec M. Michel Talbot, figurez-

toi. Je ne puis donc l'examiner ce matin ainsi que je l'espérais. Mais, sais-tu ce que tu vas faire: — Non, madame Francesca....

— Ce soir, au lieu d'aller à No-gent avec Mme Louise, tu viendras à la maison me retrouver Bénédicte, dit la doctoresse.

— Nous dînerons ensemble, une gentille dinette comme tu les aimes, et tu m'aseras en cama-rades, et tu me diras tout ce qui te tracasse, tout, tu m'entendes? car j'en suis persuadée, tu es assés malade de là, qu'autrement.

Du doigt, la jeune femme touchait le front et le cœur de la petite qui blémît, essayant d'une protestation maladroite.

— Mais non, je vous assure, madame Francesca, ce sont des imaginations que vous vous faites. Je suis au plus faible, ça c'est vrai, faut pas s'en tourmenter, ça passera comme c'est venu.

— Ta, ta, ta, tu veux m'en conter, je ne te crois pas! Je te consaie, j'espère! Il y a onze ans que nous avons fait notre première rencontre.

Je t'ai vue grandir et je lie en toi aussi bien que si j'étais ta mère. Tu as quelque chose, quelque chose qui te mine.

A qui te confier plus sûrement qu'à moi? Ne sais-je pas ton amie! — Oh! si, oh! si, madame Francesca, bégaya la pauvre enfant, qu'est-ce que je serais devenue sans vous?